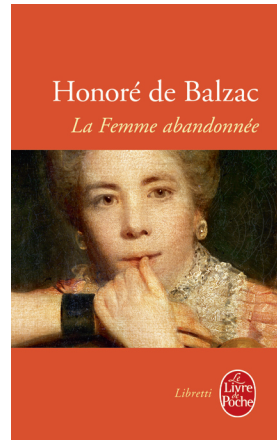


Séquence pédagogique

Honoré de BALZAC

La Femme abandonnée



Le Livre de Poche, « Libretti » n° 33236, 128 pages

Cette séquence est conçue pour une classe de Seconde ou de Première, dans le cadre des objets d'étude suivants : en Seconde, « le roman et la nouvelle au XIX^e siècle, réalisme et naturalisme » ; en Première, « le personnage de roman, du XVIII^e siècle à nos jours ».

En Première, la nouvelle peut être lue en parallèle à l'étude du *Père Goriot*. Si le choix du professeur s'est porté sur un roman d'un autre siècle, la lecture de *La Femme abandonnée* et des pages complémentaires du *Père Goriot* qui figurent dans le dossier constitue une bonne introduction à l'univers de Balzac, auteur essentiel du XIX^e siècle.

La nouvelle est courte et ne présente aucune des difficultés habituelles des récits balzaciens (pas d'exposition qui retarde l'entrée dans l'action, pas de longues descriptions ou de digressions du narrateur). On pourra donc faire lire le texte en entier avant le début de l'étude.

La séquence se déploie dans trois directions et s'appuie sur les analyses développées dans la Préface :

- L'étude de la narration (I et IV) ;
- La question du réalisme (II) ;
- Le personnage de roman (III et V).

Les propositions de travail indiquées au fil de la séquence sont de simples pistes que chaque professeur adaptera et complètera en fonction de sa classe.

I. Structure et temporalité

2

Proposition de travail :

Commencer le tableau avec les élèves lors de la première séance, leur demander de le compléter à la maison puis le commenter en classe.

La structure de la nouvelle suit la chronologie des événements. Cette simplicité fait ressortir par contraste le rythme remarquable de la narration, l'harmonie des proportions du récit, la subtilité des échos entre le début et la fin.

NOTE : Les informations qui ne sont pas des citations mais qui sont déduites des indications temporelles (date ou durée) figurant dans le texte sont signalées en italique.

Dates	Repères temporels	Contenu du récit	Pages	Nb de pages
1822	« depuis deux mois » (p. 55) « Un soir » (p. 42)	Arrivée de Gaston de Nueil à Bayeux.	p. 33	(17 pages)
		Tableau de la société de Bayeux où Gaston mène une vie végétative.	p. 33-42	
		Le nom de Mme de Beauséant frappe ses oreilles : cristallisation immédiate, promenades et rêveries dans le parc de la vicomtesse ; il ruse pour la rencontrer.	p. 43-52	
	<i>Quelques jours après</i> « le lendemain » (p. 72)	Entrevue avec Mme de Beauséant. Elle devient « la condition de son existence ».	p. 53-70 p. 71-72	
		Il se glisse à « la nuit tombante » dans le parc et finit par lui écrire. Il reçoit la réponse à sa lettre.	p. 72-76 p. 77-79	
		Il renvoie un billet : « je vous jure une fidélité qui ne se déliera que par ma mort ».	p. 79-80	
1831	« neuf années de bonheur » (p. 84)	Départ de la vicomtesse ; Gaston la suit.	p. 80	48 pages
		Installation en Suisse. Mme de Beauséant et M. de Nueil, « heureux comme nous rêvons tous de l'être », d'abord sur le lac de Genève, puis en Normandie.	p. 81-83	3 pages

1832	« depuis un mois » (p. 86)	Les ombres s'accumulent. Mme de Beauséant écrit à Gaston. Embarras de Gaston qui finit par répondre. Mme de Beauséant lui renvoie son ancien billet, avec les mots : « Monsieur, vous êtes libre. »	p. 84-86 p. 86-91 p. 92-94	(5 pages)
	« Vingt jours après » (p. 95)	Rupture et mariage de G. de Nueil. [= premier dénouement] Mme de Beauséant se cloître chez elle.	p. 95 p. 95	
	« Quelques jours après » (p. 96)	M. de Nueil tombe dans « une espèce d'apathie conjugale ».	p. 96	
	« Après sept mois de ce bonheur tiède » (p. 97)	Il chasse dans le parc de la marquise et ruse pour lui offrir le gibier qu'il a tué sur ses terres.	p. 97	
	« Une semaine se passa ainsi » (p. 97)	Il lui écrit, sa lettre est renvoyée non ouverte; il s'introduit chez elle; il est chassé; nouvelle lettre renvoyée non ouverte. Suicide. [= second dénouement]	p. 97-99 p. 100	16 pages
		Commentaire du dénouement : hymne à l'amour vrai et à la femme « qui possède le génie de son sexe ».	p. 100-101	2 pages

1. Les équilibres et le rythme du récit

Le rythme narratif¹

Le *rythme narratif* est déterminé par le rapport qui s'établit entre le temps de la fiction et le temps de la narration. Le temps de la fiction emprunte à la vie réelle ses instruments habituels de mesure (heures, jours, saisons, années) et s'exprime en durée, alors que le temps de la narration se mesure en pages.

On distingue plusieurs mouvements narratifs :

- *La scène* : la longueur de la narration et la durée de la fiction sont à peu près équivalentes (dialogues).
- *Le sommaire* : la narration rend compte en peu d'espace d'une période plus ou moins longue d'une fiction.
- *La pause* : le temps de la fiction est comme suspendu, par exemple dans les descriptions ou dans les digressions.
- *L'ellipse* : une durée, déterminée ou non de la fiction, est passée sous silence.

Le tableau fait apparaître deux parties relativement longues et deux très courtes. Une seule date, au début du récit : 1822. C'est à partir de cette date qu'on peut situer la fin, environ dix ans plus tard, donc 1832.

- Première partie : 48 pages¹, dont 17 consacrées à une soirée (plus du tiers de l'ensemble). Seule indication de durée : les « deux mois » du séjour de Gaston à Bayeux ; puis le temps se met en marche, comme le signalent les repères temporels : « un soir », le jour de l'entrevue, « le lendemain ».
- Seconde partie : 16 pages, dont 5 pour la longue lettre de Mme de Beauséant (là encore, le tiers de la seconde partie). Le récit est rythmé par les indications de durée : « vingt jours », « deux mois », « sept mois », « une semaine ».
- Entre les deux parties : neuf années racontées en 3 pages.
- Conclusion du récit : les 2 pages de commentaire du dénouement, frémissante évocation du bonheur dans l'amour, couvrent presque le même espace que la partie centrale et lui font écho.

On retrouve dans cette nouvelle la formule caractéristique du récit balzacien : une lente mise en place suivie d'une accélération du récit avant la brutalité de la fin. Le rapport (3/1) entre les deux parties traduit la volonté de déséquilibre. Au centre, un sommaire proche de l'ellipse : « ils goûteront un bonheur qu'il est inutile de décrire » (p. 83). On pense à Stendhal, où l'ellipse est de règle quand il s'agit des périodes de bonheur (un exemple parmi d'autres dans *La Chartreuse de Parme* : « Ici nous demandons la permission de passer sans en dire un seul mot sur un espace de trois années »).

2. Un récit sous le signe de la fatalité

– Le titre

Définit-il le personnage à l'ouverture du récit ou annonce-t-il la fin ? Le lecteur peut espérer que l'expression « une femme abandonnée », qui reprend le titre (p. 57), se réfère au passé de Mme de Beauséant, évoqué dans les premières pages ; cependant le terme de « fatalité » (p. 46) contient une menace. Le récit revient en boucle sur son début et la progression est marquée par une grande économie de moyens : comme dans la tragédie classique, pour qui sait lire les présages (voir Préface p. 19-22), le dénouement est inscrit dans le commencement, mais ici les signes annonciateurs sont d'ordre social.

Proposition de travail :

1. Repérer dans la première partie les annonces qui se réalisent dans la seconde.
2. Repérer tout ce qui est répété dans le récit (voir Préface, p. 21).

1. Remarque : le décompte précis des pages n'est là que pour vérifier, chiffres à l'appui, l'impression d'harmonie due à la perfection des proportions.

– Comparaison début/fin

Première partie	Seconde partie
La société de Bayeux, hostile à Mme de Beauséant, refuse de la recevoir.	Mme de Nueil (sorte de condensé de la société) refuse de la voir.
Place de l'argent : « le chiffre de sa fortune » (dix-huit mille livres de rente), « celui de ses espérances » (le château de Manerville) (p. 40).	L'argent : Gaston a hérité de son père et de son frère aîné le château de Manerville.
Annonce d'un riche mariage : « certaines jeunes personnes et quelques mères lui firent les yeux doux » (p. 40).	« Il était arrivé dans le pays une demoiselle de La Rodière [...] riche de quarante mille livres de rentes » (p. 85); « il aurait un jour quatre-vingt mille livres de rente en biens-fonds; la fortune consolait de tout » (p. 92).
Première lettre de Mme de Beauséant : la menace de l'âge (« J'ai bientôt trente ans et vous en avez vingt-deux à peine »); l'éventualité de l'humiliation; l'horreur de l'abandon : « je préfère la mort à l'abandon », « mes consolations, Monsieur, viennent de Dieu » (p. 78).	Seconde lettre : « Tu as trente ans et j'en ai quarante », « une humiliation qui ternit à jamais la vie » (p. 87); « Oui, la mort est préférable aux deux pensées ... » (p. 88); « Dieu, ce seul consolateur qui me reste si tu m'abandonnes » (p. 91).

– La répétition

Première partie	Seconde partie
Mme de Beauséant : « solitude profonde » (p. 47) « dans son immense salon silencieux » (p. 56).	Mme de Beauséant : « retraite profonde », « silence absolu » (p. 96).
Gaston se promène dans le parc de Courcelles avec l'espoir d'apercevoir la vicomtesse.	M. de Nueil chasse sur les terres de Manerville et de Valleroy : « il revint par le parc de madame de Beauséant » (p. 97).
Il réussit à obtenir une entrevue; congédié, il revient « sans être annoncé » (p. 59).	Il pénètre chez elle « sans avoir fait le moindre bruit » (p. 98).
Mme de Beauséant : « N'était-ce pas un spectacle imposant... » (p. 56).	Mme de Beauséant : « C'était la douleur dans son expression la plus complète » (p. 98).

Conclusion

Simplicité et harmonie de l'ensemble, qui ont valu à Balzac, une fois n'est pas coutume, l'admiration de Sainte-Beuve¹.

1. Sainte-Beuve critiquait le style de Balzac et désapprouvait le principe du retour des personnages.

II. Une étude de mœurs

6

Études de mœurs : ce titre générique donné par Balzac signale la dimension réaliste des récits. Le réalisme balzacien ne se contente pas de décrire le monde tel qu'il est, mais il a vocation à l'expliquer et dans ce but, il dévoile ce qui normalement devrait rester caché (par exemple ce qui relève de la vie privée).

Le réalisme

Définition (sens général) : « Conception de l'art, de la littérature, selon laquelle l'artiste ne doit pas chercher à idéaliser le réel ou à en donner une image épurée » (*Le Petit Robert*).

Le réalisme balzacien

Le refus de l'idéalisme fonde aussi le réalisme balzacien, dont les principes sont les suivants :

- expliquer un réel inscrit dans l'histoire, où jouent à plein les déterminations sociales et économiques ;
- appeler les choses par leur nom, qu'il s'agisse du rôle de l'argent ou des problèmes sexuels ;
- choisir des sujets modernes : par exemple, la place de la femme dans la société, la question du mariage.

1. Le cadre du récit : réalisme et histoire

– Inscription dans le réel dès les premières lignes

- une date : 1822, la Restauration (fin du règne de Louis XVIII qui meurt en 1824) ;
- un lieu : Bayeux, petite ville de province, archétype de « la France d'autrefois » ;
- modernité de Balzac : il décrit d'après nature (séjour chez sa sœur, Laure Surville, en 1822).

– Un tableau satirique de la Restauration en province

Proposition de travail :

Étude des premières pages.

Compléter par des exemples l'analyse de la société de Bayeux esquissée dans la Préface (p. 12-13).

Regards mêlés du narrateur et du Parisien G. de Nueil sur un petit monde partagé en deux « clans » : d'un côté, tout est « vieux », de l'autre, aspiration à la « modernité », ridicule à cause du manque de goût et du provincialisme.

Satire et ironie (caractérisations, images, grossissement, art de la formule assassine, utilisation de l'italique).

– Signification politique de la caricature

Le parti pris de caricature dans ces brillantes premières pages n'en dénature pas le but : dénoncer l'immobilisme de la Restauration, crispée sur un passé mythifié.

Un monde figé dans le refus de l'histoire, d'où l'emploi généralisé du *présent*. Comme si la Révolution n'avait pas eu lieu, on sent flotter l'espoir absurde d'un retour à l'ordre ancien : « le chef de cette race illustre n'admet aucune des puissances nouvelles créées par le dix-neuvième siècle » ; « il fait observer comme une monstruosité politique que le premier ministre n'est pas gentilhomme ».

Seuls roturiers tolérés : l'évêque et quelques bourgeois admis pour « leurs opinions aristocratiques ou leurs fortunes » qui viennent rompre l'entre soi ; le poids de l'Église et la place éminente de l'argent sont des révélateurs de la mesquinerie et l'hypocrisie de cette société qui refuse de recevoir Mme de Beauséant.

Contrepoint : Mme de Beauséant, parisienne, incarne la grande dame, héritière de la maison royale de Bourgogne, la vraie aristocratie. Balzac écrit la nouvelle en 1832, date de sa « conversion légitimiste ». À remarquer : l'adieu au monde de Mme de Beauséant en 1832, à la fin de la nouvelle, coïncide avec le début de La Monarchie de Juillet et la fin du pouvoir des Bourbons.

2. L'argent et le sexe : réalisme et vie privée

Grande innovation de Balzac : la démystification du réel par l'exploration de la sphère de « la vie privée ».

Proposition de travail :

Justifier le classement de *La Femme abandonnée* dans les *Scènes de la vie privée* [1842].

– Les secrets d'une femme

Mme de Beauséant : une des femmes de trente ans de *La Comédie humaine*, « invention » de Balzac. Voir Préface : une femme mariée (mal mariée), qui s'éloigne de sa jeunesse mais qui n'a pas renoncé à l'amour et « qui a d'irrésistibles attraits pour un jeune homme¹ ». Or Gaston est « le rêve de toutes les femmes » (voir son portrait p. 53, 63-64).

L'adultère est le terme inévitable d'un engrenage fatidique : frustration, résistance (voir première lettre de Mme de Beauséant), puis capitulation devant le besoin d'amour.

La seconde lettre, magnifique lettre d'amour, exprime la passion qui dévore la marquise, passion très physique, si on lit bien certaines expressions (« les grâces du corps et ces rapides ententes de volupté », p. 90).

– La place de l'argent

Clivage de l'argent dans la « bonne société » de Bayeux où « les valeurs nobiliaires et territoriales étaient cotées comme le sont les fonds de la Bourse à la dernière page des journaux » (p. 39).

Rien de romantique dans les yeux doux des jeunes filles et de leurs mères pour Gaston de Nueil : « Mme de Sainte-Sevère avait dit le chiffre de sa fortune, celui de ses espérances » (p. 40) ; toutes les fortunes sont évaluées exactement et le mariage de Gaston et de Mlle de La Rodière a un but précis : réunir deux fortunes, assurer une descendance.

Gaston pactise avec l'ordre social : le règne de l'argent est définitivement établi, ainsi que sa loi de fer contre laquelle l'amour ne peut rien (« la fortune consolait de tout », p. 92).

III. Une étude de femme

Mme de Beauséant : une femme de trente ans qui s'est crue libre.

1. Le portrait d'une femme sublime

(« Madame la vicomtesse de Beauséant était blonde... mais ne trouvant rien à lui dire », p. 55-57).

Indications pour la Lecture analytique

Situation du passage

La page précédente montre Gaston de Nueil entrant chez Mme de Beauséant. Confrontation entre l'imagination (voir les rêveries de Gaston) et la réalité : la première image de la vicomtesse est un instantané de grâce. Tout, chez elle, dénote l'élégance : les gestes, la « robe noire » qui

proclame le deuil de ses amours, son salon où on peut se croire « faubourg Saint-Germain », avec « ces riens si riches » que sont les fleurs et les livres.

Le point de vue est celui de Gaston de Nueil.

Paragraphe précédent : « Gaston entra lentement... » ; à partir de ce moment, on suit son regard sur Mme de Beauséant ; un peu plus loin, nouvelle allusion au regard de Gaston : « il revoyait le type distingué [...] de la Parisienne » ; fin : « M. de Nueil fit ces réflexions à la vitesse de l'éclair ».

Contraste entre les belles apparences et la triste réalité, d'où le changement de registre.

Proposition de travail :

Développer l'idée directrice suivante : le portrait d'une femme sublime, de l'éloge à l'élégie.

a) Une « grande dame »

- Portrait dans lequel on reconnaît la fascination de Balzac pour le type de la « duchesse » (voir plus haut) ; pour Gaston, Mme de Beauséant représente « la poésie de ses rêves » ; beauté aristocratique : « blonde », teint clair (« blanche comme une blonde »), beaux yeux bruns, « cheveux abondants et tressés », une « petite tête », un « long col blanc », une « figure fine », une « physionomie mobile » ; noblesse : « majesté » de sa tête ; dans sa « chevelure dorée, l'imagination retrouvait la couronne ducal de Bourgogne » ; en résumé, une reine, qui a « une haute conscience de sa valeur ».
- Mais le portrait physique élogieux s'ouvre et se conclut sur l'allusion à un passé douloureux, à la « faute », à l'éclat qui la singularise : « front d'ange déchu », orgueil et courage, « femme forte » mais triste : « beaux yeux levés vers le ciel », « douloureuse éloquence » ; « ruse et impertinence » : « deux péchés féminins » pardonnables à cause de ses « malheurs ».

b) Une « femme abandonnée »

- « Un spectacle imposant » : on entre dans le registre du pathétique ; présent de solitude et de silence : « immense salon silencieux », « au fond », « loin », « seule » ; contraste entre le présent (le vide) et un passé « plein » : nostalgie d'une « jeunesse brillante, heureuse, passionnée » (accumulation des adjectifs), « remplie par des fêtes » et des hommages ; quant à l'avenir : les « horreurs du néant », « attendre la mort », aucune espérance de bonheur ; complète solitude affective : « n'étant ni mère, ni épouse », « repoussée par le monde ».
- Changement de rythme et de ton : phrase interro-négative ; interrogations rhétoriques ; ponctuation expressive : « une femme ! Quelles douleurs ! » ; infinitifs exclamatifs : « Se sentir destinée au bonheur et périr [...] ! » ; rythme oratoire qui traduit l'émotion de Gaston de Nueil.
- Opposition entre les deux personnages : d'un côté l'incarnation de la poésie (« triple éclat de la beauté, du malheur et de la noblesse »), de l'autre, le ridicule (« honteux », béant, songeur, ne trouvant rien à dire »).

Conclusion

Mme de Beauséant : une grande dame/une femme abandonnée.

- Comment ne pas penser à Mme de Castries (« la duchesse bien fine, bien spirituelle, bien dédaigneuse ! »), à qui Balzac a offert le manuscrit de la nouvelle ? Elle pouvait d'ailleurs se reconnaître dans les traits physiques de Mme de Beauséant (voir Préface, p. 14).

- Rapports œuvre et biographie chez Balzac : la vie est source d'inspiration, mais l'œuvre voudrait influencer sur la vie. Mme de Castries n'est-elle pas, au moment où il va la rejoindre à Aix-les-Bains, une « femme abandonnée » à sauver de la solitude? (voir Préface, p. 11).

2. Un « être à part »

(« – Eh! madame, comment un homme a-t-il pu vous abandonner?... mieux elle l'offrait aux regards », p 65-69).

Indications pour la Lecture analytique

Situation du passage

Moment décisif du face à face entre Gaston de Nueil et Mme de Beauséant. Au « cri parti du cœur » de Gaston, tournant de la scène, Mme de Beauséant répond : « je vais vous parler sans détour ».

Composition du passage

Le dialogue avec Gaston de Nueil, ou plutôt le quasi-monologue de Mme de Beauséant qui s'explique sur sa conduite et sa vie, est introduit et suivi par un paragraphe de récit que le narrateur accompagne de ses commentaires.

Le passage comporte deux parties, séparées par la « pause » qu'observe Mme de Beauséant :

Première partie : les justifications ; Seconde partie : les confidences.

Proposition de travail :

En quoi ce passage est-il essentiel pour la compréhension du personnage ?

a) « L'occasion de se grandir de sa chute »

– *Le « premier plaisir profond et vrai »*

- Tout change avec le « cri parti du cœur » de Gaston : le narrateur omniscient analyse les répercussions de la parole candide du jeune homme sur Mme de Beauséant. D'une part, il la montre savourant le renversement total de la situation (« condamnait le monde », « accusait celui qui l'avait quittée » / « absolution », « estime », « innocente ») ; d'autre part, il souligne ce qui reste inavouable à elle-même, profondément intime, peut-être même pas conscient : « les plus secrets désirs », « les douces flatteries », « l'admiration avidement savourée » ; vocabulaire du désir : « désir », « plaisir », « douces », « avidement » ;
- Le narrateur parle en moraliste (généralisation : « les femmes ») et dans la dernière phrase chaque mot porte : elle saisit « tout *naturellement l'occasion* de *se grandir* de sa *chute* » (ne peut-on déceler une pointe d'ironie dans ce bel oxymore?).

– *L'auto-justification de Mme de Beauséant*

- Orgueil de la réprouvée (« un être à part »), refus de « ressembler aux autres femmes ».
- Pacte conclu avec elle-même : « vie pure et sans tache » ; hantise de « la seconde faute ».
- Logique de la pureté, du refus du compromis : le mariage sans amour (« j'ai brisé, malgré les lois, les liens du mariage »), elle a abandonné son mari lorsqu'elle a été abandonnée par son amant ; rebelle au nom du droit au bonheur, de la loi naturelle : « j'ai cherché le bonheur » ; « victime » qui transforme sa condamnation en dénonciation de la condition des femmes, des impasses de la condition féminine : ignorantes, mariées « à dix-huit ans », avec pour seul secours, la maternité, et ce secours lui a manqué. Mme de Beauséant, porte-parole des idées de Balzac.

b) « Oh ! j'ai bien souffert ! »

Ton différent dans la seconde partie du « monologue » de Mme de Beauséant.

– *Les confidences*

- Soif de justification, d'épanchement : abondance des « je » (c'est vrai dans tout le passage, mais c'est encore plus net dans la seconde partie) ; interpellation de son interlocuteur : « eh ! bien monsieur », « Oh ! j'ai bien souffert ! ».
- Aveu : « je ne sais qu'aimer ».
- Phrases courtes, rythme presque haletant, registre de l'émotion dans tout le passage.
- Émouvante auto-critique et évocation pathétique de ses souffrances avec des termes forts : « c'était une agonie sans le tombeau ».

– *L'ambiguïté de la vicomtesse*

Quand le narrateur reprend la parole, c'est pour commenter l'attitude de Mme de Beauséant qui lève « ses beaux yeux » vers la corniche : légère ironie ; « éloquente, belle », les deux adjectifs sont complétés et modifiés en substance par le troisième, « coquette » : « il faudrait dire coquette, si le mot n'était pas trop fort » ; le commentaire qui suit est sévère, car le narrateur pénètre jusqu'à l'inconscient et dévoile les contradictions de Mme de Beauséant : « elle aiguillonnait tous les sentiments de l'homme » au lieu de les décourager ; d'où un doute : « les plus hautes barrières » ne seraient-elles dressées que pour être abattues ? (voir Préface, p. 25).

Conclusion

Un passage clé pour la suite du récit et la compréhension du personnage : le silence dans lequel se murait Mme de Beauséant est rompu. Elle est sortie de sa réserve, la voilà sur le chemin de « la seconde faute » ; cependant la question reste ouverte : s'agit-il d'une faute ?

Nuances de l'analyse : narrateur omniscient mais qui ne tranche pas.

3. Les replis d'un cœur féminin (la dernière lettre de Mme de Beauséant)

Cette lettre constitue le pendant de la grande scène de la première partie : elle nous fait pénétrer dans l'intimité d'une femme qui souffre (« le cœur d'une femme a des replis bien profonds »), une femme dont la vocation unique est l'amour (« il est impossible de t'aimer comme je t'aime »).

Une lettre d'amour pour sortir de l'impasse, mais le plaidoyer fait ressortir le constat d'impuissance.

– **Construction lâche** qui traduit l'état émotionnel, le trouble de Mme de Beauséant (« la seule pensée de ces choses lui ôte la voix, lui fait refluer tout son sang vers le cœur ») ; interruption (« mon cœur se brise »), puis reprise de la lettre : l'écriture reproduit la spontanéité de la parole intime. Alternance lucidité/illusion, certitude de l'abandon/espoir de se tromper, générosité/jalousie.

– **Déclaration d'amour** : « je n'ai connu l'amour que par toi »

Sensualité : Mme de Beauséant évoque la passion physique (II, 2) : les « caresses » (p. 86), les « rapides ententes de volupté », la « voix », les « lèvres », les « yeux » (p. 90) ; on se rappelle que l'attraction pour le jeune homme est une des caractéristiques de la femme de trente ans.

Entente des cœurs : « nous vivons cœur à cœur » ; « j'ai eu toutes les fleurs de ton âme, toutes tes pensées », mais l'évocation du bonheur est au passé : « j'ai joui d'un bonheur sans bornes pour une femme ».

– **Expression de l'angoisse**

- « Terreurs » dues à la différence d'âge : « devoir ton amour à ta pitié ! », « pensée horrible » ; doutes « qui nous déshonorent » mais malgré tout, volonté mortifère de savoir ;
- Jalousie conjurée par « une pensée de femme » qui ressemble à une malédiction, une vengeance anticipée : « tu n'aimeras plus comme tu m'as aimée, comme tu m'aimes » (remarquer que le passé vient d'abord spontanément sous sa plume) ; suit un long passage où le futur de Gaston de Nueil est comme barré, ce qui prend tout son sens au dénouement ; mais surtout peur viscérale de l'humiliation, à laquelle elle dit préférer la mort : le mot est prononcé plusieurs fois. Lettre très émouvante, et pour cause : nombreux emprunts à des lettres de Mme de Berny, maîtresse de Balzac depuis dix ans et qui sent que son amant s'éloigne. Opposition entre la noblesse, la générosité, le courage de Mme de Beauséant et l'attitude fuyante et lâche de Gaston de Nueil.

Conclusion

Mme de Beauséant : une grande dame/une femme de trente ans.
 « Une de ces femmes si rares, toujours victimes de leur propre perfection et de leur inextinguible tendresse, dont la beauté gracieuse est le moindre charme quand elles ont une fois permis l'accès de leur âme où les sentiments sont infinis, où tout est bon, où l'instinct du beau s'unit aux expressions les plus variées de l'amour pour purifier les voluptés et les rendre presque saintes : admirable secret de la femme, présent exquis si rarement accordé par la nature » (p. 64).
 Sa liberté ne lui a procuré que malheur et échec.

IV. Le narrateur et ses personnages

Dans *La Femme abandonnée*, récit à la troisième personne, le narrateur est omniscient mais il ne se situe pas à égale distance des personnages : par la manipulation de la sympathie, son attitude envers eux détermine les interprétations du lecteur. Autre caractéristique du narrateur balzacien, sa fonction idéologique : ses interventions prennent souvent la forme d'un commentaire de l'action ; il développe alors un discours explicatif, marqué par l'usage du présent et l'énoncé de lois générales.

1. Une position fluctuante à l'égard de Gaston de Nueil

– **Complicité**

Dans la première partie, le point de vue de Gaston est privilégié, quasi exclusif : la société de Bayeux (mais aussi Mme de Beauséant) est vue par les regards conjoints du narrateur et de Gaston, ce qui instaure d'emblée une forme de connivence.

Le narrateur porte un regard tendre¹ sur le jeune Gaston de Nueil, qui s'éprend d'une femme rien qu'en l'entendant nommer ; il rapporte d'un ton amusé les faits et gestes du jeune homme « dupé par les illusions auxquelles il est si naturel de croire à son âge » ; il est plein d'indulgence pour son imagination débordante : « à force d'enfanter des chimères, de composer des romans et de se creuser la cervelle » (p. 48) ; sa naïveté : « il s'imaginait que d'une boucle bien ou mal placée dépendait son succès » (p. 52) ; sa fraîcheur : « il faut n'avoir ignoré aucun des excellents malheurs du jeune âge » (p. 75). Image flatteuse (portrait physique, p. 53) : « le jeune homme dans sa fleur » (p. 63), « le rêve de toutes les femmes » (p. 64). Le lecteur est sous le charme d'un personnage rêveur, et audacieux, en un mot, romantique : une « âme neuve et passionnée » (p. 72).

La compréhension du narrateur, voire l'identification à son personnage, s'expliquent si on se souvient de la tentative du jeune Balzac auprès de Mme de Hautefeuille (voir Préface, p. 9). Gaston de Nueil est l'un des premiers doubles de Balzac, mais un Balzac qui serait beau, riche, noble.

1. L'attitude de Balzac envers son personnage rappelle celle de Stendhal à l'égard de Julien ou de Fabrice.

Proposition de travail :

Relever et analyser d'autres exemples de la connivence entre le narrateur et Gaston de Nueil.

– Désaveu

Mais le ton change dans la seconde partie : Balzac se désolidarise de son personnage lorsque ce dernier se retrouve sous la coupe de sa mère. Ironie dans le style indirect libre pour rapporter les discours insistants et répétitifs de Mme de Nueil, « cette bonne mère », résumés par la formule : « la fortune consolait de tout » (p. 92) ; elle accumule les arguments sans être contredite.

Ironie également à l'égard de Gaston, « fort *embarrassé* » (p. 92) (remarquer l'italique) à la lecture de la lettre de Mme de Beauséant. Ironie cinglante dans tout le passage qui rapporte ses réactions : « il faut être homme dans la vie ! » ; « il crut [...] charitable d'amortir cette mortelle blessure [...], en l'accoutumant par degrés » ; dénonciation de son cynisme : « compatissante entreprise » (p. 93). Balzac déteste alors son héros, d'autant plus qu'il le crée à son image : n'est-il pas, lui aussi, coupable de délaisser Mme de Berny ?

– Neutralité

Dénouement : tout est rapporté sans aucun commentaire, mais l'objectivité n'est qu'apparente. Si on ne retrouve pas la complicité du début, il n'y a en tout cas plus trace d'ironie et à la lueur de la fin, on assiste à une sorte de réhabilitation du personnage du simple fait qu'il renoue avec ses débuts, avec la passion. Le don du gibier, « innocente tromperie » (p. 97), traduit la timidité d'un amoureux peu sûr de lui ; enfin, des remarques comme « il paraissait écouter », « il courut avec la rapidité d'un homme qui vole à un rendez-vous », ou « pour essayer de réprimer les sonores palpitations de son cœur » (p. 98) montrent que le narrateur lui a rendu un peu de son estime.

2. L'expression du point de vue féminin

– La voix de Mme de Beauséant

Dans ses lettres, dans l'entrevue avec Gaston de Nueil, Balzac donne longuement la parole à son héroïne. Le lecteur la connaît donc directement. On ne revient pas ici sur ce qui a été développé plus haut (voir III. Une étude de femme).

– Préservation du mystère féminin : l'omniscience à éclipses

On sait que le narrateur est omniscient (« la vicomtesse [...] devinait les souffrances imposées par la timidité aux grands enfants de vingt-cinq ans... », p. 64), qu'il peut révéler des aspects de l'héroïne inconnus à elle-même (« elle mettait instinctivement de la recherche dans sa toilette », p. 52, ou « Être si bien obéie dans ses vœux secrets ! », p. 81).

Mais à plusieurs reprises, le narrateur avoue son ignorance des motivations de Mme de Beauséant ; il laisse le lecteur libre de son opinion comme en face d'un être vivant et multiplie les « peut-être », les « sans doute » (« elle ne crut sans doute pas [...] Peut-être pensait-elle ... », p. 101).

Trois exemples remarquables de discrétion du narrateur :

- la coquetterie, p. 68 (voir Lecture analytique n° 2) ;
- le départ à Genève, p. 80 (voir Préface, p. 24) ;
- le non-départ de Valleroy après le mariage de Gaston « par une multitude de raisons qu'il faut laisser ensevelies dans le cœur des femmes... » (p. 96), alors qu'elle avait fui Courcelles quand il lui avait déclaré son amour.

Conclusion

Complexité du personnage qui emprunte à la fois à Mme de Castries (portrait physique, voir plus haut; rappelons que c'est avec elle que Balzac espérait vivre le rêve de bonheur à Genève) et à Mme de Berny (inspiratrice de la dernière page : « auprès d'elle, toutes les femmes pâlissent »).

3. La leçon du dénouement

(« Ce prompt et fatal dénouement... horreur aux âmes passionnées », p. 100-101).

Indications pour la Lecture analytique

Le narrateur tire la leçon du drame dans une sorte de parenthèse explicative au présent (vérité générale + le « nous ») insérée dans le récit.

Deux phrases au passé simple (temps du récit) encadrent la page et règlent le sort des personnages :

- le suicide de Gaston (avant) ;
- les suppositions à propos de Mme de Beauséant (après).

– Démonstration d'un paradoxe

Première phrase : terme de « naturel » appliqué à quelque chose qui ne l'est pas du tout, le suicide. La démonstration commence par la sélection, très fréquente chez Balzac, d'un certain type de lecteurs, un cercle restreint mais choisi, une élite, pour une lecture d'identification : « les gens qui ont bien *observé*, ou *délicieusement éprouvé*... *comprendront* ».

Vocabulaire de la démarche scientifique : « phénomènes », « observé » ; chaque phrase enrichit l'exposé de ce qu'est l'union parfaite, l'amour d'une femme qui « possède le génie de son sexe », la volupté, « une fleur rare ».

Pivot de l'exposé : « il faut avoir eu la crainte... ». Raisonnement logique : « si... si... si... et que... », puis la conclusion arrive dans la dernière phrase : « alors il lui faut mourir ».

– Hommage lyrique

La démarche logique a pour effet paradoxal de mettre en valeur le lyrisme du passage : un hommage vibrant rendu à la femme qui sait aimer et à qui le narrateur voue une admiration sans réserves. Célébration à la fois de l'accord physique (« volupté », « plaisirs ») et de la dimension religieuse de l'amour vrai qui se joue du temps; hyperboles et superlatifs : « parfaite », « adorable », « félicités » ; chiasme où les mots de l'amour encadrent les adjectifs qui expriment la durée : « attachements durables et longues passions » ; mouvement oratoire de la dernière phrase : rythme ternaire qui s'amplifie. Fin sur un point d'orgue : « les âmes passionnées », c'est-à-dire le lectorat que Balzac s'est choisi.

Conclusion

Le narrateur engage toute son autorité dans cette dernière page, hymne à l'amour absolu, mais qui sonne comme un « adieu » à Mme de Berny. Peut-être avec l'obscur pressentiment d'un regret.

V. Mme de Beauséant, de *La Femme abandonnée* au *Père Goriot* : comment Balzac utilise-t-il sa nouvelle pour créer le passé du personnage ?

Proposition de travail sur les textes complémentaires du *Père Goriot* :

Repérer d'une part, les emprunts de détails et la répétition des situations et d'autre part, ce qui crée l'identité du personnage d'un texte à l'autre.

La Femme abandonnée (1832) : le récit s'ouvre sur une date, 1822, au commencement du printemps. Deux mois plus tard, rencontre de Gaston de Nueil et de Mme de Beauséant.

Le Père Goriot (1835) : l'action commence à la fin de 1819, le bal a lieu en février 1820¹.

Balzac reprend le personnage de Mme de Beauséant et met en scène la rupture avec son amant, d'Ajuda-Pinto, puis son départ en Normandie.

Ces pages exploitent les marges de la nouvelle; elles sont comme une expansion des confidences faites à Gaston. Reprise de détails qui font un lien entre les deux récits, par exemple la corniche (nouvelle, p. 68; roman, p. 107). Balzac crée un passé au personnage, non seulement conforme à ce que le lecteur connaît déjà par la nouvelle, mais comme marqué par une « névrose de destinée ».

1. La première faute : reprise des données de la nouvelle

– Les apparences d'un adultère mondain

Dans la nouvelle, Mme de Beauséant présentée dans les conversations de Bayeux comme une femme adultère, entre son mari et son amant; situation banale, mais circonstances aggravantes pour cette société hypocrite : le mari est « un galant homme » (p. 45). Elle découvre à Gaston sa « vocation » de grande amoureuse (« Je ne sais qu'aimer », p. 68; « j'aurai été trop aimante, trop dévouée, ou trop exigeante, je ne sais », p. 67) et son incapacité de vivre un amour sans absolu. Dans *Le Père Goriot*, on voit à l'œuvre le mari complaisant : M. de Beauséant donne l'exemple « en respectant cette union morganatique » (*P.G.*... p. 107) : « en homme qui sait vivre, monsieur de Beauséant quittait toujours sa femme et le Portugais après les avoir installés » dans leur loge à l'Opéra (*P.G.*, p. 108). Quant à Mme de Beauséant, elle vit intensément sa passion : « elle ne pouvait supporter personne en tiers » (*P.G.*, p. 107); douleur de la rupture, préfiguration de la mort.

– « Un galant assassinat »

La première rupture suit exactement le schéma de la seconde : même fatalité sociale de la trahison.

Comme M. de Nueil plus tard, Ajuda-Pinto cède au conformisme social : le mariage promet la réussite sociale par l'accroissement du patrimoine (Mlle de Rochefide est riche, comme le sera Mlle de La Rodière) et la fondation d'une famille, « un avenir prévu dans la vie des hommes » (*P.G.*, p. 116).

Lâcheté : il n'ose pas annoncer la nouvelle à la vicomtesse; même technique de fuite : « il lui écrirait » (*P.G.*, p. 108); louvoiemens et « entassements de mensonges sur mensonges » (*P.G.*, p. 111) : « malgré les plus saintes promesses renouvelées chaque jour, monsieur d'Ajuda jouait donc la comédie » (*P.G.*, p. 116); instrumentalisation de la noblesse de Mme de Beauséant : « brouille et raccommodement vus comme une circonstance heureuse » pour amener Mme de Beauséant au « sacrifice » (*P.G.*, p. 115). On retrouve toutes les étapes de la seconde rupture, y compris les regrets : « déjà peut-être [Ajuda] était au désespoir de son mariage » (*P.G.*, p. 119), comme le sera plus tard Gaston qui « [tombe] dans une espèce d'apathie conjugale », « quelques jours après son mariage » (p. 96).

1. Mme de Beauséant n'est donc pas tout à fait exacte quand elle dit à Gaston : « Il faut avoir vécu pendant trois ans seule pour avoir la force de parler comme je le fais en ce moment de cette douleur » (p. 68).

2. Les constantes du personnage : une belle âme

– Une grande dame

Héritière de la maison de Bourgogne.

Reine de Paris : nostalgie de cette époque dans *La Femme abandonnée*; royauté mise en scène dans *Le Père Goriot* : « le monde semblait s'être paré pour faire ses adieux à l'une de ses souveraines » (*P.G.*, p. 118).

– Une femme tendre

Bonté, oubli de soi : « en entrant dans le bal, Eugène en fit le tour avec madame de Beauséant, dernière et délicate attention de cette gracieuse femme » (*P.G.*, p. 121); bienveillance, indulgence et générosité à l'égard du jeune homme : c'est elle qui lui a expliqué les rouages secrets de la société.

– Une femme héroïque

La scène du bal est son apothéose et sa fin : courage, noblesse, dignité, fierté, souci de maintenir sa gloire; opposition entre elle, « vêtue de blanc, sans aucun ornement dans ses cheveux simplement nattés », qui « n'affichait ni douleur, ni fierté, ni fausse joie » (*P.G.*, p. 117) et tous ceux qui sont venus assister à ce drame : « qui vous a vue pendant ce bal ne vous oubliera jamais », dit Mme de Langeais (*P.G.*, p. 122). Message reçu par les lecteurs de Balzac.

Si on lit les récits selon l'ordre chronologique de la fiction, le premier abandon, qui constitue l'arrière-plan dramatique de la nouvelle, rend plus poignantes les confidences de Mme de Beauséant à Gaston. Si, au contraire, on lit les récits selon l'ordre de leur composition, le bal est plus touchant encore parce qu'on sait ce qui attend la vicomtesse. Le passé raconté dans *Le Père Goriot* explique les attitudes de Mme de Beauséant dans *La Femme abandonnée* (par exemple son refus farouche de revoir Gaston) : extraordinaire cohérence de *La Comédie humaine*.

Conclusion : place du personnage dans *La Comédie humaine*

Mme de Beauséant occupe une place à part parmi les femmes de trente ans de *La Comédie humaine* :

- elle est la poésie faite femme : l'expression du *Père Goriot* (*P.G.*, p. 115), « la plus poétique figure du faubourg Saint-Germain » fait écho à « la plus grande poésie dont puisse s'envelopper une femme » (p. 57); elle personnifie « la poésie de ses rêves » (p. 55);
- elle incarne les plus hautes valeurs et devient un exemple pour la duchesse de Langeais, présente dans les deux passages : dès lors, les deux femmes sont toujours associées dans le sublime.

Jacqueline MILHIT.